

# La première Messe

POUR LOUIS XVI

(Suite et fin).

De chaque côté de l'autel, les sœurs étaient agenouillées sur le carreau humide du plancher. Elles priaient de concert avec le prêtre qui, revêtu de ses habits sacerdotaux, disposait un calice d'or orné de pierres précieuses, vase sacré sauvé sans doute du pillage de l'abbaye de Chelles.

L'inconnu vint pieusement s'agenouiller près des deux religieuses. Mais, tout à coup, apercevant un crêpe au calice et au crucifix, car n'ayant rien pour annoncer la destination de cette messe funèbre, on avait mis Dieu même en deuil, il fut assailli d'un souvenir si cuisant que des gouttes de sueur se formèrent sur son large front.

Les quatre silencieux acteurs de cette scène allaient célébrer un *obit* sans le corps du défunt, intercéder auprès de Dieu pour un roi de France, et faire son convoi sans cercueil. C'était le plus pur de tous les dévouements, un acte étonnant de fidélité. Toute la monarchie était là dans les prières d'un prêtre, de deux pauvres filles, et peut-être aussi la Révolution était-elle représentée par cet homme dont la figure trahissait trop de remords pour ne pas croire qu'il accomplissait les vœux d'un immense repentir.

Au moment de prononcer les paroles latines : *Introibo ad altare Dei*, le prêtre, par une inspiration divine, regarda les trois assistants qui figuraient la France chrétienne et leur dit : « Nous allons entrer dans le sanctuaire de Dieu ! » A ces paroles, jetées avec une onction pénétrante, une sainte frayeur saisit l'assistant et les deux religieuses. La ferveur de l'inconnu était vraie ; aussi le sentiment qui unissait les prières de ces quatre serviteurs de Dieu et du roi fut-il unanime. Il y eut un moment où les pleurs gagnèrent l'inconnu ; ce fut au *Pater Noster*.

Le prêtre y ajouta cette prière latine : *Et remitte scdus regicidis sicut Ludovicus remisit ipse*, — et pardonnez aux régicides comme Louis a pardonné lui-même.

Les deux religieuses virent deux grosses larmes tracer un chemin humide le long des joues pâles de l'inconnu et tomber sur le plancher. L'office des morts fut récité ensuite. Le *Domine salvum fac Regem*, chanté à voix basse, attendrit ces fidèles royalistes. Ils pensèrent que l'enfant-roi, pour lequel ils suppliaient en ce moment le Très-Haut, était captif entre les mains de ses ennemis.

Quand le service funèbre fut terminé, le prêtre fit signe aux deux religieuses, qui se retirèrent. Aussitôt qu'il se trouva seul avec l'inconnu, il alla vers lui d'un air doux et triste, puis il dit d'une voix paternelle :

— Monsieur, si vous avez trempé vos mains dans le sang du roi martyr, prenez confiance en mes paroles. Il n'est pas de faute qui, aux yeux de Dieu, ne soit effacée par un repentir aussi touchant et aussi sincère que le vôtre paraît l'être.

Aux premiers mots prononcés par l'ecclésiastique, l'étranger laissa apercevoir un mouvement de terreur involontaire ; mais, reprenant une contenance calme et regardant avec assurance le prêtre étonné :

— Mon père, dit-il d'une voix visiblement altérée, nul n'est plus innocent que moi du sang versé hier.

— Je dois vous croire, dit le prêtre.

Il fit une pause, pendant laquelle il tint les yeux fixés sur l'inconnu. Puis, persistant à le prendre pour un de ces peureux conventionnels qui livrèrent une tête inviolable et sacrée afin de conserver la leur, il reprit d'une voix grave :

— Songez, mon enfant, qu'il ne suffit pas, pour être absous de pareil crime, de n'y avoir pas coopéré. Ceux qui, devant le défendre, ne l'ont pas défendu, auront un compte bien lourd devant le Roi des cieux.

— Vous croyez, demanda l'inconnu stupéfait, qu'une participation indirecte sera punie ?

— Oui.

— Le soldat qui a été commandé pour former la haie est-il donc coupable ?

— Non, dit le prêtre.

L'étranger, prenant cette dernière réponse pour une solution favorable à ses doutes par lesquels il paraissait tourmenté, ne crut pas devoir insister davantage, et dit au prêtre par manière d'acquiescement, mais dans une vive anxiété :

— Je rougirais de vous offrir un honoraire quelconque pour le service funéraire que vous venez de célébrer pour le repos de l'âme du roi. On ne peut payer une chose inestimable que par une offrande qui soit aussi hors de prix. Daignez donc accepter, monsieur, le don que je vous fais d'une sainte relique. Un jour viendra peut-être où vous en comprendrez la valeur.

En achevant ces mots l'étranger présentait à l'ecclésiastique une petite boîte extrêmement légère. Le prêtre la prit involontairement, pour ainsi dire, car la solennité des paroles de cet homme, le ton qu'il y mit, le respect avec lequel il tenait cette boîte l'avaient plongé dans une profonde surprise.

Alors ils rentrèrent dans la pièce où les deux religieuses les attendaient.

— Vous êtes, leur dit l'inconnu, dans cette maison plus en sûreté qu'en aucun lieu de la France. Restez-y. Des âmes pieuses veilleront à vos besoins, et vous pourrez attendre sans danger des jours moins mauvais.

Dans un an, au 21 janvier [en prononçant ces derniers mots il ne put dissimuler un mouvement involontaire], si vous adoptez ce triste lieu pour asile, je reviendrai assister avec vous à la messe expiatoire...

Il n'acheva pas, il salua les muets habitants de cette pauvre demeure, jeta un dernier regard sur les symptômes qui dénotaient de leur indigence, et il disparut.

Pour les deux innocentes religieuses, une semblable aventure avait tout l'intérêt d'un roman. Aussi, dès que le vénérable abbé les instruisit du mystérieux présent si solennellement fait par cet homme, la boîte fut placée par elles sur la table, et les trois figures inquiètes trahirent une indescriptible curiosité.

M<sup>lle</sup> de Charost y trouva un mouchoir de batiste très-fin.